

La demoiselle

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 39

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176716>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sentent pas dans ce cas une grande importance, ont dû contrarier le courant principal quand ils ont pu se produire dans tout le parcours d'un fil de mille lieues d'étendue.

Aujourd'hui, on croit être parvenu à rendre la gutta-percha dix fois plus isolante, et l'on veut remplacer l'armure en fil de fer par une enveloppe de filin de chanvre goudronné; de nombreux essais, exécutés en Angleterre, par un savant physicien, M. Varley, et sous les yeux de MM. Faubaim, Wheasstone, dont les travaux ont rendu les noms universels, permettent d'espérer que le nouveau câble qui va être construit échappera aux inconvénients de son prédécesseur. M. Varley estime à 12 ou 16 le nombre de mots que le câble pourra transmettre par minute; en 1858, ce nombre ne dépassait guère 4 ou 5 et restait fréquemment au-dessous.

Pendant que les gouvernements anglais et américain font leurs efforts pour arriver à une bonne solution de la transmission des dépêches au travers de l'Océan, le gouvernement français cherche aussi à parvenir au même résultat, mais en choisissant un chemin différent; il voudrait diriger le câble d'Espagne au cap Vert, en suivant les côtes de l'Afrique, pour de là traverser l'Océan vers le Brésil; la ligne télégraphique se redresserait alors vers l'Amérique du Nord en touchant les Antilles. Cette ligne, plus longue que la précédente, aurait l'avantage de permettre le fractionnement du câble en plusieurs parties, chacune moins longue que celui qui devrait relier l'Irlande à Terre-Neuve. On a parlé aussi de continuer le réseau télégraphique européen en dirigeant une ligne par Moscou, le nord de la Sibérie, le détroit de Behring et l'Amérique russe; on aurait ainsi une ligne terrestre, mais qui aurait à traverser des contrées peu habitées, soumises à des hivers rigoureux; l'entretien du fil serait probablement fort difficile. On a proposé encore... mais si nous voulions énumérer tout ce que l'on a proposé, nous n'en finirions pas!

S. CUÉNOUD.

L'humanité à travers les âges.

V.

Lorsque le Créateur veut exécuter une grande œuvre, il y procède avec une majestueuse lenteur. L'oiseau et l'insecte sont formés en peu de temps. Il faut quatre ans pour un cheval; quatorze ans pour une fille, vingt et un pour un homme. Pour l'humanité, il faut des siècles qui, à leur tour, seront à peine des secondes vis-à-vis de l'éternité. — La pensée grecque posa d'abord Jupiter Olympien, aidé de la lumière Apollon, de la sagesse Minerve, vainqueurs des Titans, qui sont un souvenir mêlé des anges rebelles et de la tour de Babylone. Homère, le poète national par excellence, pose toute cette histoire dans ses deux grands poèmes l'Iliade et l'Odyssée, puis vient tout un travail

d'organisation et de luttes pour former le peuple qui doit faire progresser la doctrine. Enfin, Darius, roi de Perse, par un caprice providentiel, veut venger la ruine de Troye. Il vient avec des forces écrasantes pour réduire la Grèce en un désert et emmener les Grecs esclaves. Les victoires de Marathon, Platée et Salamine, répondirent aux Perses, comme plus tard Morgarten, Sempach. Grandson répondirent aux ennemis de la Suisse. Cette guerre et ces victoires ramenaient la poésie et les souvenirs de la guerre de Troye, mais ce ne sera plus simplement un poème chanté de ville en ville par des rhapsodes ambulants, ce sera une représentation publique des hauts faits de l'histoire nationale. Le théâtre d'Athènes n'avait point de toit: des milliers de spectateurs étaient assis sur les gradins d'un vaste amphithéâtre; la mer, les montagnes, théâtre même des exploits que l'on célébrait, formaient le décor imposant, naturel, outre les décors de la scène; le héros principal, c'était le peuple lui-même qui maintenant était spectateur. Les noms des chefs étaient connus et vénérés, l'intérêt était dans tous les cœurs, l'assemblée palpitait toute entière sous les émotions patriotiques et religieuses qui abondaient dans la pièce.

Le théâtre grec fut donc l'œuvre de la nation; les faits étaient connus; le peuple était sévère sur les expressions et les idées des auteurs.

Nous emprunterons quelques exemples à M. Souvestre.

« Après la ruine de Milet par Darius, un auteur tragique, Phrynicus, ayant représenté sur le théâtre ce grand désastre, arracha des larmes à trente mille spectateurs; mais il fut condamné à une amende *pour avoir fait un jeu littéraire des malheurs de la patrie!* — Euripide, dans une de ses pièces, faisait dire à Bellérophon: *Les richesses sont le souverain bien, et c'est avec raison qu'elles excitent l'admiration des hommes et des dieux.* Tous les spectateurs se récrièrent, voulurent interrompre la scène, et le poète dut venir sur le théâtre annoncer qu'au dénouement l'admirateur des richesses serait puni. »

Tel est le théâtre sur lequel doivent se discuter les principes religieux et philosophiques de la Grèce, en attendant Socrate et Platon. Il fallait toutes ces explications pour faire comprendre ce qui va suivre.

(La suite au prochain numéro).

J. Z.

La demoiselle.

Il faudrait être bien peu galant pour accepter la responsabilité de l'article que voici. Nous l'offrons à nos lecteurs, moins comme un portrait ou une appréciation exacte que comme une boutade due sans doute à la mauvaise humeur de quelque prétendant éconduit.

La demoiselle est une créature essentiellement fallacieuse, complexe et mystérieuse, une sorte de Protée, de caméléon, un être tout à la fois rusé et naïf, ti-

mide et audacieux, mais dont les mœurs, en dépit des différences de climats, de races et d'habitudes, offrent des analogies frappantes. La demoiselle est fière, mobile, curieuse, enthousiaste, impressionnable; elle est sujette à des sympathies ou à des antipathies subites et non raisonnées; elle s'éprend tout à coup d'une foule de petites passions, mouvements instinctifs d'un cœur qui cherche à s'attacher, fleurs d'un jour qui meurent presque aussitôt qu'elles sont écloses. La demoiselle est naturellement dissimulée: elle a toujours en réserve bon nombre de petits stratagèmes... Voyez cette jeune fille à l'œil voilé, au maintien timide et réservé... Durant votre visite, elle ne lèvera pas une seule fois les yeux, elle paraîtra tout absorbée dans son ouvrage: vous jureriez qu'elle est sourde et muette. Eh bien, vous n'avez pas franchi le seuil de la porte que vous êtes analysé, distillé, disséqué... Les réflexions sur votre personne, votre visage, vos manières, pleuvent comme grêle: c'est un déluge d'observations, c'est une inondation de remarques fines, malignes... Enfin, vous êtes soumis, on peut le dire, à une véritable autopsie morale. Examinons maintenant la demoiselle en société.

L'un des traits caractéristiques des réunions de demoiselles, c'est qu'on n'y marche, ne sort, ne rentre, ne court, ne s'arrête que *collectivement*. Tous ces divers mouvements s'exécutent avec un ensemble, une précision qui feraient honneur à une compagnie de grenadiers. Nous ne mentionnerons pas la funeste et étrange manie qu'ont les demoiselles de s'entre-embrasser devant le monde.... Ce fait est si connu qu'il est superflu d'en parler. Il n'est personne aussi qui n'ait observé la différence qui existe entre une assemblée de jeunes personnes à huis-clos et celle où se trouve quelque homme. Si elles sont seules, vous les voyez simples et naturelles. Entre-t-il un homme? Aussitôt vous remarquez des mines, des attitudes étudiées, des inflexions particulières. Celle-ci se donne un air rêveur; celle-là sourit; cette autre allonge le pied. Mais malheur! trois fois malheur à vous, si vous avez l'imprudence de vous hasarder dans un cercle de demoiselles qui se connaissent!... Vous surprendrez des mots inconnus, des rires étouffés, des signes inexplicables; vous entendrez, sans le comprendre, bruire à votre oreille un langage métaphysique, fantastique, télégraphique, cabalistique, hiéroglyphique!!!

On a souvent comparé les femmes aux papillons. Nous voulons parler de la transformation. En effet, il existe deux époques bien distinctes pour les demoiselles. La première est l'ère des leçons de piano, des extraits d'histoire: cela dure de 16 à 18 ou 19 ans. Coiffure à la chinoise ou en bandeau; tournure naissante, encore un peu *manche à balai*, toilette simple, visage enfantin. Cela pense rarement, et ne rêve qu'à des bagatelles. Mais à peine l'autre époque a-t-elle sonné, que le papillon brise son enveloppe... C'est alors seulement qu'elle est véritablement *demoiselle*. — Son

cœur devient un abîme, sa pensée un mystère, sa tête un volcan. Si son éducation a été solide, un bon mariage sera son idée fixe. Mais si son éducation fut légère, excitante, si son imagination fut enflammée par la culture des arts et de la poésie, oh! alors, ce seront des rêveries sans fin, des dégoûts de la vie; elle se fera en dehors de la société une existence tout idéale, sans parler d'une prodigieuse consommation de pélerines, de robes, d'empois et de crinolines. C'est alors qu'elle adopte les brillants et les coiffures artistement édifiées. Toutes ses actions sont calculées. Si elle se lève, c'est pour faire admirer sa taille; si elle sourit, c'est pour montrer ses dents. Brode-t-elle? c'est qu'elle espère faire remarquer la blancheur de sa main. Les arts ne sont plus pour elle un charme personnel, c'est une coquetterie. Le travail n'est plus une occupation, c'est seulement un moyen de plaire.

Toute demoiselle à qui plusieurs hommes semblent plaire, et qui déploie avec eux une coquetterie innocente et générale, celle-là a le cœur libre. Mais vient-elle à voir des défauts dans tous les hommes de sa société, trouve-t-elle l'un ennuyeux, l'autre prétentieux, celui-ci gauche, celui-là laid, soyez bien assurés, infortunés parents, qu'il en existe un dont la personne offre un modèle de perfection.

Si vous savez dans vos connaissances quelqu'un dont on parle toujours, ou dont on ne parle jamais, méfiez-vous de celui-là. Mais, de tous les symptômes, le plus alarmant est sans contredit toute espèce de révolution survenue dans le caractère de la demoiselle. Celle qui était vive paraît composée; celle-ci aimait le dessin, voilà que tout à coup elle se prend d'une insurmontable passion pour la musique. N'en doutez plus alors; il y a une influence étrangère, une sorte de magnétisme qui agit à distance; car la femme est une glace brillante, qui reflète fidèlement l'objet aimé.

Avis aux pères et aux mères.

Chronique.

Nous échappons à peine aux grandes chaleurs des canicules, que quelques jours frais et humides et le départ précoce des hirondelles viennent nous parler de l'automne qui, dit-on, s'avance à grands pas. Qu'il soit le bien-venu cet automne, puisqu'il doit nous apporter le meilleur vin du siècle; il vaudra le 1811, celui de la fameuse comète, c'est possible, sinon probable, mais ce que nous désirons encore plus vivement, c'est que le prix n'en soit pas plus élevé. Malheureusement, ces désespérants vigneron ont toujours des seilles d'eau froide à jeter sur le foyer de nos espérances. — Bon marché! le vin de cette année! Y pensez-vous, disent-ils, ... et la maladie, ... et le peu qu'on fera, avec ça qu'on a tout ramassé dans les caves... Bon marché, n'y comptez pas. — Du reste, il ne faut pas s'étonner de payer le vin cher, puisque l'eau même, ce liquide vertueux et bienfaisant, se vend au